

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. 14 francs six mois. 7 50 francs trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

27 janvier 1863.

Le Journal de St.-Petersbourg annonce la proclamation de la loi martiale dans toute l'étendue du royaume de Pologne.

Nous reproduisons plus loin la dépêche télégraphique datée de cette ville. La situation est grave et bien qu'on soit encore sans nouvelles officielles sur les conflits qui ont éclaté, il est facile de concevoir ce que peuvent devenir les populations soulevées, dans toutes les provinces polonaises elles seront infailliblement écrasées et cette nouvelle révolte, causée par la loi du recrutement, écrasée par l'armée russe sont évaluées les forces à cent mille hommes.

Les dépêches de Berlin annoncent l'interruption des communications télégraphiques dans la Pologne. Plusieurs dépêches expédiées de Varsovie disent que l'insurrection a éclaté dans la nuit du 22 au 23 janvier et qu'un grand nombre de soldats russes surpris et désarmés ont été passés par les armes.

Le soir du 22, un nombre considérable d'ouvriers s'étaient retirés dans les forêts qui avoisinent Varsovie. La nuit venue, ils assaillirent les maisons isolées où les troupes russes étaient cantonnées, et en incendièrent plusieurs. Dans l'une de ces maisons, les soldats, surpris à l'improvise, furent brûlés vifs avant d'avoir eu le temps de fuir ou de se mettre en état de défense.

Pendant que les Grecs demandent à grands cris un roi et que les clubs d'Athènes s'efforcent de proclamer la candidature du duc d'Aumale, le Morning-Post déclare de son côté, qu'il est très sérieusement question pour le trône de Grèce d'un prince protestant que les grandes puissances sont disposées à reconnaître sous peu de temps.

L'Evening-Standard du 22 somme le gouvernement britannique d'unir ses efforts à ceux de la France pour mettre un terme à la guerre civile d'Amérique, et à la détresse de l'industrie cotonnière. Si la

guerre continue, la récolte du coton en 1863 deviendra presque nulle; les trois millions et demi de balles qui restent des quatre millions et demi des années précédentes, continueront de se détériorer, et finiront par devenir impropres à l'exportation. La justesse des prévisions du gouvernement français, dit le *Moniteur*, et l'urgence des mesures qu'il a vainement recommandées, se trouvent victorieusement démontrées par les renseignements statistiques de la feuille anglaise.

J. REBOUX.

Voici la réponse faite par l'Empereur à l'allocation du prince Napoléon résumant les travaux de la commission et les titres des exposants :

« Messieurs,

Vous avez dignement représenté la France à l'étranger. Je viens vous en remercier, car les expositions universelles ne sont pas de simples bazars, mais d'éclatantes manifestations de la force et du génie des peuples.

L'état d'une société se révèle par le degré plus ou moins avancé des divers éléments qui la composent, et, comme tous les progrès marchent de front, l'examen d'un seul des produits multiples de l'intelligence suffit pour apprécier la civilisation du pays auquel il appartient. Ainsi, lorsque aujourd'hui nous découvrons un simple objet d'art des temps anciens, nous jugeons, par sa perfection plus ou moins grande, à quelle période de l'histoire il se rapporte. S'il mérite notre admiration, soyez sûrs qu'il date d'une époque où la société bien assise était grande par les armes, par la parole, par les sciences comme par les arts.

Il n'est donc pas indifférent pour le rôle réservé à la France d'avoir été placée sous les regards de l'Europe les produits de notre industrie; à eux seuls, en effet, ils témoignent de notre état moral et politique.

Je vous félicite de votre énergie et de votre persévérance à rivaliser avec un pays qui nous avait devancés dans certaines branches du travail. La voilà donc enfin réalisée cette redoutable invasion sur le sol britannique, prédite depuis si longtemps! Vous avez franchi le détroit, vous vous êtes hardiment établis dans la capitale de l'Angleterre; vous avez courageusement lutté avec les vétérans de l'industrie. Cette campagne n'a pas été sans

gloire, et je viens aujourd'hui vous donner la récompense des braves.

Ce genre de guerre qui ne fait point de victimes a plus d'un mérite: il suscite une noble émulation, amène des traités de commerce qui rapprochent les peuples et font disparaître les préjugés nationaux sans affaiblir l'amour de la patrie. De ces échanges matériels naît un échange plus précieux encore, celui des idées. Si les étrangers peuvent nous envier bien des choses utiles, nous avons aussi beaucoup à apprendre chez eux. Vous avez dû, en effet, être frappés en Angleterre de cette liberté sans restriction laissée à la manifestation de toutes les opinions comme au développement de tous les intérêts.

Vous avez remarqué l'ordre parfait maintenu au milieu de la vivacité des discussions et des perils de la concurrence. C'est que la liberté anglaise respecte toujours les bases principales sur lesquelles repose la société et le pouvoir. Par cela même elle ne détruit pas, elle améliore; elle porte à la main non la torche qui incendie, mais le flambeau qui éclaire, et, dans les entreprises particulières, l'initiative individuelle s'exerçant avec une infatigable ardeur, dispense le gouvernement d'être le seul promoteur des forces vitales d'une nation; aussi, au lieu de tout régler, laisse-t-il à chacun la responsabilité de ses actes.

Voilà à quelles conditions existe en Angleterre cette merveilleuse activité, cette indépendance absolue. La France y parviendra aussi le jour où nous aurons consolidé les bases indispensables à l'établissement d'une entière liberté. Travaillons donc de tous nos efforts à imiter de si profitables exemples: pénétrez-vous sans cesse des saines doctrines politiques et commerciales, unissez-vous dans une même pensée de conservation, et stimulez chez les individus une spontanéité énergique pour tout ce qui est beau et utile. Telle est votre tâche. La mienne sera de prendre constamment le sage progrès de l'opinion publique pour mesure des améliorations et de débarrasser des entraves administratives le chemin que vous devez parcourir.

Chacun ainsi aura accompli son devoir, et notre passage sur cette terre n'aura pas été inutile, puisque nous aurons laissé à nos enfants de grands travaux accomplis et des vertes fécondes, debout sur les ruines de préjugés détruits et de haines à jamais ensevelies.

Je ne terminerai pas sans remercier la commission impériale et son président du zèle éclairé avec lequel ils ont organisé l'exposition française, et de l'esprit d'im-

partiale justice qui a présidé à la proposition des récompenses. C'est un titre nouveau qu'ils ont acquis à ma confiance et à mon estime.

Une correspondance de Paris revient, en ces termes, sur le projet d'un voyage à Rouen attribué à l'Empereur :

On parle d'un voyage de quarante-huit heures que l'Empereur irait faire à Rouen, dans les premiers jours de la semaine prochaine. Il visiterait non-seulement l'ancienne capitale de la Normandie, mais les villes manufacturières du département qui souffrent le plus de la rareté du coton. Cette excursion n'empêcherait pas le voyage dans les départements de l'Est, et qui doit durer quarante jours. Ce projet paraît devoir se réaliser au printemps, et si je suis bien informé, on s'occupe déjà de dresser l'itinéraire.

Avant-hier, le *Sigle* recevait un communiqué du ministère de l'intérieur au sujet d'un article qui mettait en opposition le bon état des voies de luxe qui sillonnent le bois de Vincennes avec la dégradation des routes départementales qui l'avoisinent. Un second communiqué a été adressé hier au même journal, pour demander une nouvelle d'après laquelle les militaires en activité de service, domiciliés dans le département de la Seine, avant leur départ, auraient été exclus des listes électorales de ce département.

Nous lisons dans la *Patrie* :

On a parlé d'une nouvelle démarche qu'aurait tenté le gouvernement de l'Empereur pour mettre fin au sanglant conflit américain.

Nous apprenons de source certaine qu'une dépêche du ministre des affaires étrangères vient d'être adressée à notre représentant à Washington, dans laquelle M. Mercier est invité à soumettre au Cabinet américain une proposition tendant à la réunion de délégués pour l'examen des mesures propres à faciliter un rapprochement entre le Nord et le Sud.

La proposition de la France, a un caractère purement officieux et se rapprocherait beaucoup de propositions individuelles déjà faites à Richmond et à New-York. Elle a surtout cet avantage de rendre possible une entente désirable sans froisser les susceptibilités du peuple américain, si opposé à toute ingérence étrangère. — E.-B. Gullaud.

On lit dans la *Gazette de France* : « Mgr l'évêque d'Orléans est monté en chaire, hier dimanche, comme il l'avait annoncé. Il y avait dans la cathédrale de Sainte-Croix un auditoire plus populeux encore qu'à l'ordinaire. »

Mgr Dupanloup ne lui a pas adressé une longue exhortation : « Ce n'est pas, a-t-il dit l'éloquent prêtre, le temps des grands discours, mais des grandes œuvres. Vous savez les malheurs dont je viens aujourd'hui plaider auprès de vous la cause. Un roi, dont le nom est resté parmi nous vaillant et populaire, disait un jour à ses compagnons d'armes dont avec raison il se croyait sûr : *Mes amis je suis votre roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi, marchons.* Je ne vous adresse-rais pas d'autres paroles en ce jour. Je suis votre évêque, vous êtes chrétiens, nous n'avons pas d'ennemis, mais des frères qui souffrent, volons à leurs secours. »

Puis, l'éminent évêque est descendu de chaire et il a fait la quête; elle s'est élevée à quinze mille deux cent quatre-vingt-neuf francs, sans parler de seize mille kilogrammes de pommes de terre emballées et parties franco, sous la conduite de trois Orléanais, de la gare d'Orléans à la gare de Rouen ce même jour. C'est le don d'une des plus petites et des plus pauvres paroisses de la ville d'Orléans. — Aubry-Foucault.

TENTATIVE D'INSURRECTION EN POLOGNE.

L'Agence Havas nous transmet la dépêche suivante :

Saint-Petersbourg, 26 janvier. Le Journal de Saint-Petersbourg publie les nouvelles suivantes de Varsovie :

Jeudi dernier, des bandes d'une force de 1,000 hommes passèrent la Vistule, en se rendant aux forêts de Nasielsk. Des reconnaissances furent faites dans ces forêts. Des combats très énergiques ont été livrés à Plock, Plonsck, Radzin et Seidlee.

Vendredi les bandes qui se trouvaient sur la rive droite de la Vistule se sont renforcées. Un régiment les poursuit.

A Varsovie, dans la nuit du 22 janvier, les insurgés ont tenté plusieurs attaques sur les troupes cantonnées isolément. Quelques soldats ont été tués jusque dans les maisons où ils se réfugiaient, mais des détachements ont pu se former pour repousser les insurgés.

Les pertes des troupes s'élèvent à 30

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 28 JANVIER 1863.

— N° 30. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXIII. (Suite).

Lars tira de dessous le lit une petite caisse garnie de fer et l'ouvrit avec précaution. Au milieu d'une foule d'actes judiciaires, de citations, de rôles de contributions, de quittances, pêle-mêle avec des clous, des feuilles de tabac, une bouteille de fer-blanc, une vieille plume, une couple de petites boîtes de carton délabrées et un portefeuille de cuir contenant quelques billets de banque, se trouvaient dans un papier gris les titres de la créance sur Walby. Lars souffla la poussière dont ils étaient couverts et les présenta à Fuselberg. Celui-ci les feuilleta un instant — et dans ses yeux se traîna une joie maligne qui n'eût pas échappé à un observateur plus attentif que Lars.

Vraiment, c'est mauvais, dit-il enfin; c'est une maudite affaire dont vous ne tirerez absolument rien. Le pire de tout c'est que la pauvre Lise n'aura pas de dot, et si j'étais sûr seulement de ne pas tout perdre, je me déciderais à vous acheter votre créance en considération de notre vieille amitié.

— Que Dieu vous récompense pour cette parole, monsieur le laensman; celui qui s'entend à ses choses-là sait quels moyens employer pour réussir; mais que peut faire un pauvre paysan? Quand nous plaids contre des gens de qualité, nous succombons toujours, nous payons encore les frais par-dessus le marché, et, en fin de compte, nous n'obtenons pas un denier.

Sans doute, sans doute, père Lars. Vous envisagez la chose sous son véritable jour. Pour vous rendre service, je vous achèterai votre créance; mais vous me ferez un rabais d'un tiers, car il pourra bien arriver que je perde tout. Si cela vous va, donnez-moi de l'encre, une plume et du papier, et je vais vous souscrire un billet payable le jour du mariage de Lise.

Lars ne se le fit pas dire deux fois; quand il eut entre les mains le papier revêtu de la signature d'or et du sceau du laensman, il s'inclina avec la plus profonde humilité. Il ne trouvait pas de mots pour exprimer sa reconnaissance; il pleurait presque de joie d'être rentre dans la plus grande partie de son argent d'une façon si heureuse et si inattendue.

Qui est-ce qui aurait jamais cru, dit-il, que monsieur le laensman, un personnage si haut placé, s'abaîsserait jusqu'à s'intéresser à un pauvre diable comme moi?

Le lendemain matin, des que les convenances permirent de se rendre chez la baronne, Gothard s'habilla avec le soin le plus minutieux, mit les précieux documents dans sa poche et descendit pour voir si son cheval était selle.

En traversant la grande pelouse entourée d'arbres pour aller à l'écurie, il rencontra Hortense qui revenait du jardin, portant à la main une charmante petite corbeille d'osier pleine de fleurs d'une rare beauté.

Bonjour, mademoiselle! lui dit-il avec un gracieux salut; je n'ai pas eu le bonheur de vous voir au déjeuner.

Je n'avais heureusement rien à faire dans la salle à manger.

Heureusement? c'est donc un bien grand ennui pour vous que de rendre à votre père les petits soins qu'il accepte si volontiers de votre main?

Non, certainement non, si mon père avait été seul, alors... mais comme il y a ici plusieurs messieurs, on doit plutôt me savoir gré de ne paraître qu'au dîner, où ma mère est présente.

Le ton d'Hortense prouvait clairement combien elle avait envie de taquiner de nouveau Gothard, par suite de ses subtilités de la veille sur la puissance des femmes. Toutefois, quoiqu'elle accompagnât ses paroles du sourire le plus gracieux du monde, elle manqua son but; le jeune homme était dans des dispositions d'esprit par trop sérieuses pour la suivre sur ce terrain.

En général, je n'aime pas à déjeuner, et je vais y renoncer complètement, puisque l'aimable et gaie Hortense, dont la présence était le seul attrait réel que j'y trouvais, est si peu disposée à m'accorder un moi bienveillant.

Le lendemain matin, des que les convenances permirent de se rendre chez la baronne, Gothard s'habilla avec le soin le plus minutieux, mit les précieux documents dans sa poche et descendit pour voir si son cheval était selle.

En traversant la grande pelouse entourée d'arbres pour aller à l'écurie, il rencontra Hortense qui revenait du jardin, portant à la main une charmante petite corbeille d'osier pleine de fleurs d'une rare beauté.

Bonjour, mademoiselle! lui dit-il avec un gracieux salut; je n'ai pas eu le bonheur de vous voir au déjeuner.

Je n'avais heureusement rien à faire dans la salle à manger.

Heureusement? c'est donc un bien grand ennui pour vous que de rendre à votre père les petits soins qu'il accepte si volontiers de votre main?

rent à Hortense toute envie de plaisanter, et, par une de ces brusques transitions si fréquentes et si sensibles chez les femmes jeunes et candides encore trop expérimentées pour cacher leurs sentiments sous un masque, elle s'écria :

O Bundler! si je vous ai fait de la peine, pardonnez-le moi; ce n'était pas mon intention.

Ces paroles furent accompagnées d'un regard si bon et si cordial, qu'il émut le cœur de Gothard; cette émotion se refléta malgré lui, sur son visage, et son teint brun se colora légèrement comme les nuages au moment du crépuscule.

Je n'ai rien à vous pardonner, Hortense, répondit-il avec beaucoup d'âme; je vous dois, au contraire, une vive reconnaissance. Vous venez de me montrer un côté aussi noble qu'aimable de votre caractère, et...

Et désormais vous reparaltrez au déjeuner, interrompit-elle en souriant et en effeuillant une rose.

Oui, si...

Vous sortez, Monsieur Gothard? J'aperçois le domestique avec votre cheval; vous allez à Walby, sans doute?

Oui, j'ai l'intention d'y faire aujourd'hui ma première visite.

Vous serez très bien reçu; papa m'a appris, du reste, combien vous le méritez. Surtout les jeunes dames de ma part et revenez bientôt.

Elle prit congé de lui par un léger signe de tête et se retira. Gothard la suivit un instant.

Hortense! dit-il avec une expression que sa voix n'avait pas encore eue. Elle se retourna vivement.

M'avez-vous adressé la parole?

Oui; un désir téméraire vient de